

Dorcas de Vleeschauer – « *Le comptoir des émotions - Guillaume* »

Une femme gauchère glisse sa main sur les spirales d'un carnet, elle ouvre la boîte à dessin, elle pense dominer l'espace du rectangle blanc.

Fraîche d'un air nouveau, un peu curieuse, un peu furieuse, elle coiffe l'encre d'un porte plume, monte sur l'escabeau, se dirige vers la scène du croquis.

Un visage orage, entre sans frapper, il avance sur le parterre du papier, il porte le revers d'une médaille hypocrite, sa démarche est grossière, son pantalon est étroit et serré, il vocifère.

Je lui écris sur le front "Quelles sont vos revendications?" Il me dit c'est la graphiste, elle me trompe, ma démarche ce n'est pas moi, et puis ce pantalon, j'ai l'air d'un con...

Un nez pointu, un bras tendu, une main moite, une mallette offerte, ce sont des billets pour acheter son apparence.

Là, un manteau style caban me dit il faut le faire taire c'est urgent. Donc il descend de son cintre et lui habille son discours, le menant doucement vers l'obéissance.

Le vacarme a fait apparaître de curieux voisins qui sortent de terre, comme des boutons poussoirs, des herbes mauvaises, qu'il faut voiler du regard.

Le début d'une forêt surgit, la profondeur d'un champ, des fourmis en gravier, le décor se crée.

Les cris reviennent en échos, comme une plainte lascive qui n'en finit pas.

Le ciel ouvre ses ténèbres, un oiseau noir, vole en ruban. Il décide d'étrangler ce trop plein, cet aboiement humain, qui agace, qui tue ce silence parfait.

Le cou, la danse, l'hypnose, le serpent qui s'enroule et se noue en cravate soudainement, le silence à nouveau.

L'ombre noire, porte avec elle la doublure de cet être, de ce non désiré.

La lune en croissant reçoit en cadeau l'intrus sur sa balançoire, elle le pousse, elle aimerait devenir la catapulte génératrice d'une guerre élémentaire.

L'herbe noie sa folie dans l'air d'un sucre alcoolisé. Près d'un miel aromatique les insectes s'endorment.

L'homme ôte son manteau, un scarabée aux pattes d'acier se pose en acrobate sur les épaules de Guillaume. Il se sent perdu.

La cravate s'en va, lui laisse le souvenir d'un nœud en tatouage, un gilet lui tombe dessus, séquestre son corps dans l'étau d'un tissu trop petit.

Les boutons franchissent le seuil de leur destination, le fil surmonte la croix de la torture et ferme le corset de l'homme en prison.

Un souffle d'agacement, un cri, un gémissement, une larme sur la joue de Guillaume qui ne comprend rien. Je lui expliquerai demain.

Dorcas de Vleeschauer – « *Le comptoir des émotions – La fête* »

Je cours, je dois me rendre à une fête, celle des oubliés, une fête consacrée au temps qui s'est écoulé, qui confirme notre adolescence par le poinçon d'une entrée préparée, je porte la bague écolière, la chevalière de cette joyeuse lignée, la soirée est étrange, l'âge s'oublie et les rides aussi, l'alcool est orange et apporte à nos yeux une couleur de paradis.

J'ai 45 ans, je suis infirmière, j'aime les lumières artificielles, j'aime prendre l'autoroute en pleine nuit, sans raison aucune, ou bien si celle de croire que ma vie s'invente sur le trait interrompu des kilomètres.

Maitresse conductrice, chef opérateur, je me sens l'âme d'une directrice, celle qui gère l'illusion celle qui manipule la fiction, je fais le plein à la pompe à fric, c'est chic cette femme qui se courbe, remplit le corps de cette carcasse métallique, l'essence a un relent de salope qui me vole, elle consomme mes rêves et parfume la route de dioxine, je roule en trombone, je suis la flèche serpent, je croise des mains agrippées au volant d'un mouton acrylique, je vois des gens crier sous des toits emprisonnés, je ris et puis je pleure aussi.

Mais là je suis encore chez moi, j'attends l'aiguille du temps, je prends le visage du tourment sur lui je sculpte les noms, les lieux des enfers paradis, le signal se fait attendre, que c'est lent.

Le format de ma peau accepte le plateau du fardeau, il laisse entrer Guillaume qui fait partie de ces êtres aux attitudes imparfaites, il est là, il attend au bas de ma jupe, comme un chien errant, observant les coutures d'un fil qui avance à l'infini...je l'aime cet homme inachevé, il le fait exprès je le sais, je récupérerai la pièce du puzzle incomplet, incompris.

Solitaire, le silence lui prend la main, il me pose un regard guillemet, ça me fait rire ce jeu, l'arène s'ouvre tous les jours, et nous combattons nos esprits, sans les voix, sans les cris, juste des gestes mesurés, des performances amoureuses.

L'aiguille crie sa faim, elle pique mon œil, lui ravive la mémoire, le soir porte son gant noir, Guillaume pose des dessins sur mes épaules, il retrace la géométrie de mon corps endolori, poésie parfumée qu'il vient de me projeter.

Je place le collier dépensier, art nouveau qui se presse et m'opresse, je ressasse le passé, matériel ornement, chair rassurée par cet élan d'intérêt, déséquilibre parfait d'un socle qui n'obéit qu'à moitié.

Guillaume pose les frasques d'un dialogue normal, il laisse son palais ingurgiter des mots insalubres, je lui souris, il cerne le trouble qui se construit, une tour, un jeu, un architecte malicieux.

Les feuilles dorées se sont envolées, elles se sont collées à la statue du restaurant d'à côté, le regard d'une Asie peu chère, le goût factice a atteint mon palais, mon siège est cassé je m'en vais promener mon imaginaire, ailleurs, sous les gouttes d'une pluie criarde.

Guillaume me tend la soie qui glisse sur mes doigts, je le vois nu, ver solitaire, il dévore mon cœur, il me ment avec talent, notre amour se consume par la cheminée de notre projet, les cendres laissent le gris flotter dans l'air particule.

J'aime ce leurre, cette bêtise gourmande, je suis prête pour l'adolescence, je m'en vais à la fête, tu viens Guillaume?

Ferme la porte.